



17 décembre 1870

Sur la charité Sainte Marie Eugénie de Jésus

Mes chères filles,

Je voudrais rappeler à votre attention une parole de la Règle de Saint Augustin sur laquelle on passe trop facilement, peut-être ne me reviendra-t-elle pas exactement. C'est lorsque, commentant ce passage de Saint Paul : « La charité ne cherche pas ce qui est à elle¹ », il dit ce mot si joliment exprimé : « Qu'en toutes les choses dont se sert la transitoire nécessité, on voie surtout exceller la permanente charité. »

Il me semble que ces paroles de saint Augustin adressées à des femmes de l'Orient ont pour nous une très grande portée et embrassent pour ainsi dire toute la perfection de nos rapports avec le prochain. La charité est la reine des vertus, elle seule est permanente. Tandis que ce qui se fait en vue des nécessités journalières est transitoire comme ces nécessités elles-mêmes. « La charité ne passe pas, elle demeure pour toujours² », dit saint Paul. Elle donne une consistance divine aux œuvres qu'elle anime et les fruits qu'elle produit demeurent aussi pour l'éternité.

Je voudrais vous faire voir la nécessité de relever par le surnaturel les actions les plus viles, les plus basses en apparence. Le repas qu'on a fait hier ne sert pas pour aujourd'hui, je dirais de même du vêtement et d'une foule de choses que nous devons accomplir. Tout cela est la transitoire nécessité, et que nous reste-t-il pour l'éternité de ce temps passé autour de nous, à moins que le motif de la charité ne l'élève à l'ordre surnaturel où tout devient méritoire. C'est pour cette raison que je n'ai jamais voulu que l'on donnât trop de temps aux soins du corps, que l'on traînât en se levant, en se couchant. Que nous reste-t-il de tout ce temps ? Rien, si ce n'est les quelques prières dont nous aurons accompagné ces actions. Mais il est difficile qu'une sœur tout absorbée à soigner sa personne puisse en même temps s'occuper de Dieu.

Saint Paul dit : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu³. » C'était l'étude des saints de relever ainsi par le motif de l'amour de Dieu et du prochain leurs actions les plus ordinaires. Saint Liguori, le bon, le doux saint Liguori avait fait le vœu très parfait de ne jamais perdre une minute, aussi se faisait-il faire la lecture même pendant le repas. Devenu évêque, sa porte était ouverte à tous, mais son lecteur avait ordre de continuer à lire pendant qu'il recevait ses visiteurs. Vous jugez s'il fallait avoir des choses utiles à lui dire pour oser l'interrompre pendant sa lecture.

La charité est permanente, elle ne cherche pas ce qui est à elle. À cela vous verrez, mes chères sœurs, si vous avez vraiment la charité, si vous êtes prêtes à vous sacrifier pour vos sœurs. Il me semble que c'est la matière d'un examen très utile. Est-ce que je cherche mon intérêt, ma satisfaction, ou suis-je occupée à procurer le bien, l'utilité, l'agrément de mes sœurs ? Il y a certaines sœurs qui cherchent peu l'utilité générale, ce qui est l'intérêt de la communauté, et qui s'attachent à telle occupation, telle étude : « Cela me plaît, cela m'est agréable, cela me va. » Elles veulent passer leur temps à telle étude parce qu'elles y trouvent leur satisfaction, elles veulent se développer, ajouter à leur capacité des perfections qui leur manquent. « Ma sœur une telle lit tel livre, apprend telle chose, pourquoi ne lirais-je pas, n'apprendrais-je pas comme elle, mon intelligence est aussi distinguée que la sienne » et on ne songe

1. 2 Cor 13, 5.

2. 2 Cor 13, 8.

3. 1 Cor 10, 31.

pas que jamais cela ne sera utile à rien ni à personne... Que tout cela est éloigné de la charité qui ne cherche pas ce qui est à elle !

Mes sœurs, si nous faisons le bilan de nos pensées pendant une journée seulement, nous aurions grand sujet de nous humilier en voyant combien nous sommes occupées de nous-mêmes, et si peu des autres et de Dieu. Et pourtant, aimer Dieu plus que soi et le prochain comme soi-même, c'est le premier commandement, c'est la loi absolue, même dans l'Ancien Testament. Notre-Seigneur va plus loin, il dit à ce moment suprême après la Cène : « Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime⁴. » C'est ainsi qu'il nous a aimés plus que lui-même puisqu'il est mort pour nous sauver, et il est notre modèle.

Je sais que c'est le conseil, mais nous sommes religieuses, mes sœurs, et par conséquent toutes tenues à pratiquer ces conseils. Nous sommes consacrées à Dieu, toutes nos pensées, toutes nos affections devraient aller à lui. Hélas ! voyez où vont vos pensées ! Les 9/10 vous concernent ; même dans un état de perfection, c'est à peine si 1/10 est réservé à Dieu. Et après Dieu, le prochain n'y a-t-il pas droit ? Je crois qu'il y a là bien à redresser et que le prochain entre pour trop peu dans notre vie. En une seule chose il est permis de penser à soi d'abord, c'est lorsqu'il s'agit d'acquérir la vertu. Et encore saint François de Sales dit à ce sujet que la vertu étant le plus grand des biens, nous devons désirer à notre prochain plus de vertu qu'à nous, et pour les occasions de la pratiquer, ne pas vouloir tout faire et céder la place aux autres, non bien entendu qu'il faille sous prétexte de charité laisser faire à nos sœurs une chose plus pénible pour augmenter leur mérite.

« La charité ne cherche pas ce qui est à elle...⁵ » Cela veut dire qu'il faudrait mettre le prochain avant soi en toutes choses, et sincèrement le faisons-nous ? Nous arrive-t-il de nous préoccuper des autres plus que de nous-mêmes ? C'est à cela que vous jugerez sûrement des progrès que vous aurez faits dans la perfection. Je me suis amusée plus d'une fois à propos du point d'honneur à examiner combien la mesure dont on se sert pour soi est différente de celle dont on use pour le prochain.

Êtes-vous aussi en peine d'une observation qu'on fait à votre sœur que si on vous l'eût faite à vous ? Notre Mère ne m'a pas regardée... Mais avez-vous cherché à savoir combien de sœurs de la maison elle n'a pas plus regardées que vous ? Souffrez-vous de ce qu'elle n'emploie pas telle sœur qu'elle semble laisser de côté ? Vous êtes privée d'un secours, d'une instruction, pensez-vous que telle sœur souffrante est privée plus et plus souvent que vous et dites-vous par exemple : « sœur M. Antonia et moi sommes privées de cette grâce », et vous arrive-t-il de gémir plus sur sa destinée que sur la vôtre ?

Je vous assure, mes sœurs, que tout serait bien simplifié si vous saviez un peu plus mettre le prochain à votre place. Je vous disais en commençant que saint Augustin s'adressait à des religieuses orientales beaucoup plus restreintes que nous dans la vie matérielle et qui n'avaient aucun devoir de culture intellectuelle pour la charité. Il insiste sur le détachement et en effet il est connu que moins on possède, plus on tient à ce qu'on a et c'est plus excusable en un sens, car il faut bien le nécessaire.

Pour nous qui ne sommes pas dans ce cas, je n'insiste pas plus sur le détachement des choses dont nous nous servons et je viens à une question de détail qui a son utilité dans la maison. Je n'admets pas, mes sœurs, qu'on ne soit pas toujours disposée à éplucher des légumes et qu'il y ait un âge, un emploi où, étant arrivée, on se croie assez personnage pour être dispensée d'éplucher des carottes ! Vous direz peut-être que je ne le fais pas. Mes sœurs, j'espère bien qu'un temps viendra, lorsque je serai plus âgée et déchargée de mon fardeau, où j'aurai cette satisfaction d'éplucher des légumes et d'employer à cela les forces qui me resteront !

Je dois dire que quelques-unes d'entre vous s'occupant continuellement à servir leurs sœurs dans les emplois humbles excéderaient peut-être en ne donnant plus assez de temps à l'étude et cela est à corriger. Mais je souhaite que le temps nécessaire donné aux devoirs d'emplois et d'études, les sœurs

4. Jn 15, 13.

5. 1 Co 13, 5.

soient toujours prêtes à aider les sœurs converses à éplucher les légumes, essuyer la vaisselle, mais bien entendu dans la mesure de l'obéissance et pas en dehors de là.

Vous savez toutes comme sœur Marie-Catherine a travaillé tant qu'elle a pu le faire et jusque dans sa dernière maladie. C'était une chose touchante lorsque, ne pouvant plus bouger ni se dévouer à tous à toute heure du jour, de la nuit, je la trouvais souvent épluchant des légumes qu'elle se faisait monter de la cuisine pour aider encore les sœurs en ce qu'elle pouvait. À l'ombre de ces vertus basses et humbles qu'elle a tant aimées ont germé et se sont développées ces grandes vertus qui ont brillé en elle à ses derniers moments, cette force, cette paix, cet abandon ! Profitons des grands exemples qu'elle nous a laissés, imitons-la dans sa charité, son humilité et nous partagerons son éternelle récompense dans le ciel.